

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque. Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

ROUBAIX

20 février 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Hambourg, 19 février. Le duc d'Augustenbourg a été proclamé hier à Apenrade. Un capitaine prussien a été chargé de la direction de la police à Flensburg. Un bataillon prussien est encore arrivé à Kiel. Les prussiens fortifient la baie de Kiel.

Copenhague, 18 février. Des avis officiels annoncent que l'ennemi a construit un pont à Eckersunde. Des troupes nombreuses sont concentrées à Broeck. Un navire cuirassé a été expédié de Sonderbourg à Broeck.

Francfort, 18 février. La Diète a ordonné, dans sa séance d'aujourd'hui que l'embargo fut mis sur les navires danois qui se trouvent dans les ports allemands, par suite de la mesure prise, par le cabinet de Copenhague vis-à-vis des navires allemands qui n'appartiennent ni à la Prusse ni à l'Autriche.

Vienne, 19 février. Les journaux publient un télégramme de Lemberg, annonçant que le prince Adam Sapicha s'est évadé hier soir de la prison où il était renfermé.

Francfort, 18 février. La Diète a décidé, dans sa séance d'aujourd'hui, qu'une commission serait nommée pour examiner une plainte formulée par Oldenbourg contre la Prusse. L'élection des membres de cette commission aura lieu à la prochaine séance.

Dresde, 18 février. Le Journal de Dresde publie le télégramme suivant de Wurtzbourg :

La conférence des sinistres a été ouverte aujourd'hui. La Bavière, la Saxe, le Wurtemberg, Bade, Darmstadt, Brunswick, Weimer, Saxe-Meiningen, Saxe-Gotha et Nassau y sont représentés.

Londres, 18 février, 5 h. soir. Consolidés anglais, 91 3/8. Fonds mexicains, 41 1/2.

Il a été déposé 16,000 liv. sterling à la Banque d'Angleterre; il en a été retiré 12,000 pour Alexandrie. Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants :

Augmentation : Réserve des billets, 123,880 liv. st.; portefeuille, 154,811 liv. st.; comptes-particuliers, 423,930 liv. st.; encaisse métallique, 111,360 liv. st.

Diminution : Compte du Trésor, 174,893 livres sterling. Londres, 18 février, 6 h. soir. Le procureur-général, répondant à M. Bailje, dit : Si un navire anglais est capturé par un vaisseau de guerre américain dans un port neutre, il n'est pas nécessaire d'attendre une décision de la Cour des prises pour demander satisfaction au gouvernement américain.

Londres, 18 février, 7 h. soir. M. Layard répondant à M. Hunc, dit que l'Angleterre a accepté l'offre du Portugal pour une médiation entre l'Angleterre et le Brésil, mais qu'il ne sait pas si le Brésil a également accepté cette offre. L'Angleterre ayant accepté la Cour de Rio-Janeiro de son acceptation, M. Layard s'estonne que l'Empereur du Brésil ait déclaré, dans son dernier message, qu'il ne pouvait pas accepter les bons offices du Portugal par le motif qu'il ignorait s'ils avaient été acceptés par l'Angleterre.

Londres, 19 février. Le Times s'attend à un conflit entre les deux grandes puissances allemandes et les Etats secondaires.

Madrid, 18 février. On assure que le ministre des finances a ouvert des pourparlers pour faire admettre les valeurs en papier des entreprises espagnoles à la cote officielle des Bourses étrangères.

Berlin, 19 février. Le navire cuirassé danois qui s'était présenté devant Eckersunde pour détruire le pont construit par les prussiens, a été couronné, par les batteries récemment établies à Rintreu et à Høhus. Il a été obligé de se retirer au bout d'une heure, après avoir été atteint par quelques boulets. Devant Düppel, la brigade Roeder appuyée par le 64^e régiment s'est emparée à la première attaque, de la hauteur dite Buffel-Koppel, occupée par les Danois qui ont été refoulés dans leurs retranchements.

en laissant prisonniers entre nos mains, un officier et 60 soldats. Nos troupes ont eu deux morts et 40 blessés. Un engagement d'avant-poste a eu lieu près de la frontière de Jutland entre les hussards de la garde prussienne et les dragons danois. L'avantage est resté aux hussards.

Berlin, 19 février. Outre le 6^e corps, on va encore mobiliser cinq régiments du 2^e corps. La panique règne à Stralsund, près de Stettin, par suite de l'apparition de cinq bâtiments danois qui croisent près de Rugen. Des canons de gros calibre sont arrivés à Swinemunde.

Les nouvelles du théâtre de la guerre sont peu importantes aujourd'hui. Les plus récents avis de Copenhague autorisent à penser que la prise du Düppel par les Austro-Prussiens, sera très difficile. Dans tous les cas il paraît certain que les forces alliées ne pousseront pas jusqu'à l'île d'Alsen.

La position de Düppel est défendue par 40,000 Danois et 200 pièces de canon. Une réserve a été organisée dans l'île d'Alsen, où sont les magasins, les approvisionnements et les hôpitaux de l'armée danoise. Un service quotidien de paquebots a été établi entre l'île d'Alsen et Copenhague.

Un télégramme de Copenhague annonce que les assiégés ont fait deux sorties heureuses contre l'avant-garde du prince Frédéric-Charles qui a perdu beaucoup de monde.

Les Prussiens ont construit un pont à Eckersunde.

On écrit de Copenhague, le 16 février, à l'Agence Havas :

Aucune nouvelle importante du théâtre de la guerre; on sait seulement que de grands préparatifs se font dans le camp ennemi, pour un assaut contre les forts qui couronnent les hauteurs de Düppel, position qui ne se trouve séparée de l'île d'Alsen que par un bras étroit du Sund. Tout sera nécessairement mis en œuvre, par l'armée de terre et la marine royale pour défendre et conserver ces formidables positions stratégiques.

On croit savoir à Copenhague, qu'il entre réellement dans les desseins des généraux ennemis d'envahir, lorsque leur armée se sera un peu ralliée des pertes qu'elle a subies, la province danoise de Jutland. L'engagement de nouveau, indubitablement des combats meurtriers.

De grands renforts en troupes et en matériel de guerre y sont journellement envoyés. Notre armée, en cas d'échec, pourra toujours se retirer sous le canon de la forteresse de Fredericia, elle rappellera aux Allemands les grandes pertes qu'ils ont éprouvées. En effet, lors de la guerre de l'insurrection, deux fois ils marchèrent à l'assaut de Fredericia et deux fois ils furent repoussés, laissant le champ de bataille couvert de morts et de blessés, et d'un matériel considérable qui tomba, tout entier, au pouvoir des Danois.

Il est difficile de se faire une idée de l'exaspération croissante qui se manifeste journellement à Copenhague, et dans toutes les localités du royaume contre tout ce qui porte un nom allemand. Cette exaspération populaire ne respecte même plus le caractère et la dignité de quelques personnalités qui devraient être à l'abri de ses atteintes.

Tandis qu'à Turin M. Minghetti proteste, auprès des diplomates européens, contre tout dessein agressif à l'égard de Venétie, les chefs mazzinisti et garibaldiens préparent ouvertement une nouvelle campagne unitariste. Ainsi, on mande de Livourne que l'Assemblée démocratique de cette ville a été convoquée extraordinairement pour entendre et discuter une proposition de M. Guerrazzi dont voici le texte : « L'Assemblée démocratique de Livourne décide qu'en cas de soulèvement des populations de Venétie et de Trento, elle secourra les frères italiens avec un cœur fraternel, avec une charité chrétienne, avec l'amour de l'humanité, et avec tous les pouvoirs qu'elle pourra employer à cette fin. » Y compris les fusils et les couteaux, cela va sans dire.

Pendant qu'il défend ses droits par la force des armes, le roi Christian proteste, par les moyens diplomatiques, contre l'injuste violence dont il est victime de la part de la Prusse et de l'Autriche. Dans une Note qu'il a adressée aux Cours de France, de Russie, d'Angleterre et de Suède, le cabinet de Copenhague, prenant pour point de départ l'occupation du Schleswig par les troupes austro-prussiennes, rappelle aux quatre puissances non pas le traité de 1852, mais bien le traité de 1720 qui subsiste encore en entier dans les obligations qu'il impose aux parties contractantes.

La France a été amenée, à plusieurs reprises, à invoquer ce traité. Dans une dépêche portant la date du 8 août 1848, M. Jules Bastide, alors ministre des affaires étrangères de France, écrivait à M. Emmanuel Arago, ambassadeur de la République à Berlin, pour que ce dernier protestât près la cour de Prusse contre un détachement éventuel du Schleswig, de la couronne danoise. Le ministre français rappelait que, par un acte spécial annexé au traité des 3 et 14 juin 1720 entre le Danemark et la Suède, la France a donné sa garantie audit traité afin d'assurer au Danemark la souveraineté du Schleswig.

Mais il faut faire observer, dit la Correspondance Havas, que cette garantie ne s'étend pas au Schleswig tout entier, mais seulement à la partie de ce pays qui appartenait à la branche de Gottorp et qu'en outre ce traité n'est pas applicable, aujourd'hui, parce qu'il n'est stipulé qu'en faveur des successeurs légitimes du roi Frédéric II, et que la question de succession forme l'objet d'un litige en ce moment.

Qui a raison ? Un intéressant débat s'est ouvert à ce sujet à la Chambre des Lords. Le comte Russell a constaté que la situation de la Prusse et de l'Autriche, dans la question dano-allemande, n'était pas celle de quelques puissances germaniques qui voudraient mettre le duc d'Augustenbourg en possession immédiate des Duchés.

« Si une pareille tentative avait lieu, a dit l'honorable ministre, l'Angleterre aurait à déclarer si elle se croit liée ou non par le traité de 1720. Dans le premier cas, son devoir serait d'assister le Danemark. Mais la position de l'Autriche et de la Prusse est différente. Ces puissances ont affirmé qu'elles entraînent en Schleswig uniquement pour obtenir l'exécution des engagements pris par le roi de Danemark. Dans l'état actuel des choses, il est bon d'employer tous les moyens pacifiques pour arranger l'affaire sans avoir recours à aucun moyen ayant le caractère d'une menace basée sur la garantie de 1720. Ce qui demeure certain pour le gouvernement britannique, c'est que le duché de Schleswig et celui de Holstein ne peuvent être transférés à un autre souverain que le roi »

FBIJETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 21 FÉVRIER 1864.

CHAPITRE V.

BLENDA

CHAPITRE IV.

(Suite).

Ses yeux noirs sont si pleins de bonté... mais il n'est pas si jeune ! — Il est encore loin de la trentaine, j'en suis sûre. Au milieu de l'escalier elles rencontrèrent une autre personne. Cette fois, c'était un militaire, lequel, apercevant un domestique dans le corridor, lui cria : — Le comte est-il chez lui, mon cher Hallgreen ? — Oui, monsieur le lieutenant ; donnez-vous la peine de monter. — Quel plaisir, chère Blenda, d'avoir la certitude que c'était le comte lui-même ! murmura inadmement Emerence sans faire la

moindre attention au lieutenant, lequel lui en accorda d'autant plus, et surtout à sa fille.

Les achats étaient faits. Son châle neuf sur le bras, ses souliers neufs enveloppés dans son mouchoir, et son voile neuf drapé à la hâte sur son chapeau, Blenda, la première au rendez-vous, attendait l'arrivée de sa mère au bout du marché. Il s'était déjà écoulé plus de dix minutes qu'elle ne la voyait pas encore paraître. — Peut-être, se dit-elle, ferois-je mieux de l'aller chercher ; je la trouverais sans peine... Non pourtant, il est préférable que je reste ici ; car, si elle prenait un autre chemin, nous ne nous rencontrerions pas. Notre jeune demoiselle se mit donc à remonter et à redescendre en se promenant la rue qu'elle venait de suivre, et, pour tuer le temps, à examiner les maisons avec une attention toute particulière. — Pardon, mademoiselle, vous seriez-vous égarée ? A ces mots, prononcés tout à coup derrière elle d'une voix agréable, Blenda se retourna avec une certaine vivacité. Quelque chose lui disait que c'était le même jeune homme qu'elle avait déjà rencontré deux fois, et c'était bien lui.

— Non, monsieur, j'attends ma mère, répondit-elle sans embarras, car elle le connaissait déjà un peu, pour ainsi dire, ou du moins elle savait qui il était. Toutefois, comme il ne s'était pas présenté en déclarant ses noms et titres, elle ne pou-

vait lui donner du monsieur le comte. — J'espère, continua-t-il, que vous ne prendrez pas en mauvaise part la question que je me suis permis de vous adresser ; car la supposition que j'ai eu l'honneur d'exprimer et le désir de vous rendre un service ont fait taire tous mes scrupules. — Je serais bien ingrate d'interpréter défavorablement une prévenance si simple ; j'en ferais tout autant pour quelqu'un que je croirais s'être égaré. — Je lui souriait en regardant les lèvres de l'étranger, il parut hésiter un moment entre le désir de repliquer et la crainte d'attirer sur la demoiselle, l'attention des passants, s'il continuait de causer avec elle.

On ne pourrait dire lequel de ces deux sentiments eût fini par triompher ; mais il est certain que la jeune fille tira son interlocuteur d'embarras ; n'ayant pas la moindre notion des scrupules délicats que pouvait éprouver celui qu'elle appelait inintérieurement le comte, elle lui demanda tout naïvement : — Nous allons, sans doute, faire ensemble la traversée d'ici à Stockholm ? — Non, mademoiselle, je n'ai pas ce bonheur ; je pars dans la direction opposée. — Pour Schonen ? — Pourquoi plutôt pour cet endroit que pour tout autre ? — Blenda rougit. Elle venait de se trahir involontairement.

— Je ne sais pas, répondit-elle un peu embarrassée, on assure qu'il s'y rend beaucoup de monde... Mais dites-moi, je vous prie, les voyages par eau sont-ils très agréables et fort désagréables ? — Quelquefois ; mais celui que vous

allez faire est un des plus agréables et des plus intéressants, lorsque le temps est favorable ; et, quand on s'est pourvu de livres, la traversée se fait sans ennui, alors même que la société et le temps laissent à désirer. — Des livres ? — hélas ! je n'en ai qu'un seul, et je l'ai si souvent lu et relu que je le sais par cœur. — C'est donc un écrivain de prédilection — Walter-Scott, Cooper, Balzer ? — Aucun d'eux. — Serait-ce donc Eugène Sue ? — C'est La Fontaine. — La Fontaine ? répéta l'étranger. Et l'on eût dit à son ton qu'il demandait : — Mais, mon Dieu, d'où sortez-vous donc pour ignorer que la poussière de l'oubli le couvre déjà depuis des lustres ?

Blenda le comprit parfaitement et dit, avec un éclat de rire cordial : — Je viens des champs, monsieur, où nous menions une vie toute patriarcale, quoique mon père appartenait à une maison de noblesse ancienne ; — du moins il disait que la famille de Kuhlén est une ancienne famille. Ne vous étonnez donc pas du tout que nous soyons en arrière de notre époque, en fait de littérature comme nous maint autre rapport. — Si quelque chose m'étonne, mademoiselle, ce n'est pas cela. — Tant mieux ! imaginez-vous tout simplement que vous avez rencontré une demoiselle campagnarde du siècle dernier... Mais tiens ! voilà enfin ma mère qui paraît dans la rue, de l'autre côté du marché. — Adieu donc, mademoiselle Agnès ! — C'était dans ce temps-là, je pense, un nom moderne et aimé ! — Pourquoi pas aussi bien Berthe ? —

Ce nom était pour le moins aussi en faveur, monsieur le chevalier au casque fermé !... Vous savez bien que tous les chevaliers qui désirent rester inconnus se servaient de ce moyen ?

— Malheureusement je suis très peu initié aux lois de l'ancienne chevalerie ; mais, si je ne me trompe, cela ne les excluait point du concours pour le prix de tournoi, et je crois qu'ils portaient toujours, ostensiblement ou en secret, un signe quelconque des couleurs de leur dame : un gant, un ruban ou quelque chose comme ça — un palladium qui les protégeait bien mieux que le bouclier et le casque. — Et, ce disant, il leva sa main, dans laquelle il tenait quelque chose de noir. — Blenda, surprise, regarda son col blanc ; — la rosette de ruban noir qui lui servait d'attache avait disparu.

Elle leva les yeux en rougissant et avec une confusion profonde. Elle n'aurait pas trouvé de paroles pour adresser une question à l'inconnu, mais elle était saisie de la crainte d'être allée trop loin avec lui, dans son ignorance des usages du monde. — Etais-ce du mépris qu'il lui témoignait ? La prenait-il pour une personne dont il était permis de se jouer ? Sa fierté se révolta... Involontairement elle allait parler ; mais, au lieu de cela, elle était sur le point d'éclater en sanglots.

Avec des regards pleins du plus vif intérêt, l'étranger avait lu, dans les changements successifs de la physionomie de Blenda, toutes les pensées de la jeune demoiselle, comme si elle lui en eût fait la confession. — Soyez tranquille, mademoiselle, dit-il d'un ton aussi tendre que respectueux ;